

Les Voituriers venus du Morvan

par Philippe
BERTE-LANGEREAU



Longtemps et jusqu'en 1940, de nombreux charretiers morvandiaux organisèrent une migration (saisonnière pour les uns, définitive pour d'autres) vers des régions qui leur offraient travail et gains dont les privaient leurs montagnes. Avec des bœufs rompus aux tâches forestières, avec des commis et du matériel, ils prenaient la route des quatre points cardinaux et s'acheminaient jusqu'à trois ou quatre cents kilomètres de leurs clochers. Là, ils "sortaient" des grumes, des pierres, du moule etc.

C'étaient les *voituriers* ou *galvachers*.

Le phénomène n'est pas propre au Morvan. D'autres régions ont également connu ces charrois de grumes parfois géantes ; ainsi les hommes de la Haute-Loire acheminaient-ils les pins sylvestres de vingt-cinq, trente mètres vers le Rhône qui les flotait jusqu'en Méditerranée pour alimenter les chantiers navals de la marine de bois qui en faisaient des mâts appréciés.

Ces hommes qui trouvent leur équivalent féminin dans les nourrices, sont une manière de symbole d'une région qui a toujours drainé sa main-d'œuvre vers l'extérieur. Pour beaucoup, ils sont un mythe entretenu par le "Chant des Galvachers" qui a su populariser ce travail tout en en donnant une image de misère parfois exagérée. En effet, comme dans toute activité humaine, les uns en ont parfaitement tiré leur épingle du jeu, d'autres ont échoué, les uns ont choisi de revenir au pays, d'autres de le quitter définitivement.

On a dit de ce mot "galvacher" les choses les plus fantaisistes. Que dire du "vacher gaulois" ! Claude Régner y a vu un terme berrichon affublant péjorativement ces hommes partant travailler dans des régions plus riches que la leur. D'autres contrées connaissent des termes semblables : les gavots alpins descendant en Provence, les *gavaches* lozériens se louant dans les vignobles du Languedoc, les *gavatx* catalans dévalant les Pyrénées vers le Roussillon et d'autres encore confluent vers le mot "galvauder".

C'est pourquoi, il est préférable ici d'employer le mot de "voiturier" qu'on retrouve dans les actes de décès, de naissance ou de mariage, sur les cartes d'identité pour les derniers d'entre eux, dans des minutes notariales etc. Est désigné comme tel tout homme qui transporte des matériaux d'un endroit à un autre : ce fut le cas de ces ouvriers qui, équipés de chariots puissants à quatre roues et secondés de robustes bêtes – des morvandiaux ou des blancs – s'adonnèrent au charroi de grumes, de pierres etc.

Le "Chant du Galvacher" a figé cette activité comme tout chant de travail, d'ailleurs. L'étude minutieuse des documents et l'écoute des descendants de ces hommes révèlent en revanche une richesse et une diversité extraordinaires des situations. Ainsi – et pour les besoins de la rime – n'y a-t-on évoqué bien souvent qu'un Haut-Morvan quelque peu insaisissable, peuplé d'hommes farouches épris de liberté, un brin grande gueule, pour évoquer ces charretiers. C'est en fait l'ensemble du Morvan qui a connu ce genre de migration, d'Avallon à Saint-Léger-sous-Beuvray et de Cervon à Anost. Certes, les époques semblent différentes et tendraient à montrer qu'on partit plus tôt sur les marges du Morvan que sur les hauteurs. Mais de partout – comme pour les nourrices – les Morvandiaux mirent les jougs sur les nuques des bœufs et partirent en étoile plus ou moins loin.



Julienne et André GRIMONT à Corcelles (Anost) en 1997. Le père et l'oncle de Julienne ainsi que son grand-père ont été voituriers dans la Côte d'Or ou l'Allier. Le père d'André a charrié dans le Cher et dans de nombreux endroits de la Nièvre. Lui-même a été charretier et il est aujourd'hui parmi les hommes qui évoquent le mieux ce métier.

Patrons et commis

Le voiturier était un transporteur. Certains furent patrons, d'autres ouvriers, d'autres encore travaillaient en famille.

Pour les commis, c'était en général de jeunes gars de dix-sept, dix-huit ans qui s'embauchaient pour quelques campagnes de charroi en attendant le service militaire ou le mariage. Les uns, ensuite, reprenaient la succession de leurs parents ou beaux-parents ou, souvent, émigraient vers des villes. Les "vieux" commis furent plus rares.

En revanche, les patrons étaient généralement des hommes "trempés", plus téméraires que les autres et qui n'hésitaient pas à bouleverser la vie familiale, à braver des kilomètres, à se déplacer pour organiser les chantiers, à discuter avec les âpres marchands de bois etc. Certains ont laissé des souvenirs très vivants et il suffit d'interroger leurs descendants pour imaginer leur tempérament : Jean Barat (Saint-Brissson) décédé en 1854 était surnommé "L'Homme de Fer" et sa descendance porta longtemps

ce surnom. Joseph Bonin (1866 - 1940) des Granges près d'Avallon a laissé un souvenir pénétrant chez beaucoup de personnes. Renée Guyard, née Pinard et appelée "la Pinarde", a repris l'activité de son mari après son décès et a laissé le souvenir d'une femme volontaire à Anost. Également Claude Duvernoy dit "Charpillon" à Arleuf et d'autres encore.

Une migration à la carte

Beaucoup sont partis pour travailler à "la belle saison", c'est-à-dire du prin-

temps à l'automne. La date du 1^{er} mai évoquée par le Chant des Galvachers est fictive. Elle n'avait rien d'impératif. Par contre, ce qui l'était, c'était les récoltes futures. Ainsi, beaucoup portaient-ils après "avoir planté les pommes de terre" : on quittait donc le pays un peu plus tôt dans le nord du Morvan que sur les hauteurs.

D'autres qui avaient compris que ces allées et venues engageaient des frais et des dérangements importants, choisirent d'émigrer temporairement sur plusieurs années ou définitivement. C'est ainsi qu'on retrouve de nombreuses familles issues du Morvan dans des départements plus ou moins lointains comme la Marne, l'Aube, la Haute-Marne,



MM. BONIN aux Granges (Avallon) en 1997. Ces deux frères, aujourd'hui cultivateurs, ont parfaitement connu leur grand-père Joseph BONIN et en gardent un souvenir très vif.



En septembre 1996, à Autricourt, au nord de la Côte d'Or. Tous cousins dont les parents sont venus de Corcelles et du Vuzin (Anost) pour débarker et charrier dans cette terre d'émigration où ils sont demeurés. Ils gardent, comme Mme HEURET (au centre), un attachement profond au Morvan où ils reviennent régulièrement sur les tombes de leurs proches.



Aujourd'hui décédé, Pierre GUÉNARD, connu sous le sobriquet de "Pierre du Barbu" habitait Les Carnés (Arleuf). Il racontait que son père, lorsqu'il partait au loin charrier avec ses bœufs, ne se rasait pas de toute la campagne et revenait avec une barbe de prophète qui donna lieu à ce surnom.

l'Aisne, la Côte d'Or, etc. Les noms des cimetières ou des monuments aux morts l'attestent également et des "colonies" de Morvandiaux existent ici et là comme aux Riceys (Aube) et à Autricourt (Côte d'Or) ou ailleurs. On y évoque le Morvan, on y retourne de temps à autre ou alors on n'y est jamais allé, bercé par ce nom qui évoque un grand départ effectué par les anciens.

Pour ceux qui "rentraient", le retour avait lieu à l'entrée de la mauvaise saison. Les bœufs pouvaient être ramenés pour être vendus sur les foires du Morvan comme celle d'Anost début décembre ; certains s'en séparaient sur leurs lieux de migration ne gardant que les meilleurs et renouvelant ainsi leur cheptel.

Quoi qu'il en soit, ces personnes sont des gens d'avant-garde qui se sont tournés vers l'avenir et ont bousculé des rythmes imposés par la tradition et la routine. Ils comprenaient que pour mieux vivre, il fallait quitter le pays et se lancer dans ce qui était souvent, à l'époque, une aventure.

Pourquoi partait-on ?

Il n'est guère facile de dater précisément le début d'une telle migration. Déjà, au XVIII^e siècle, quelques documents stipulent clairement que des charretiers de Montignon* (Arleuf) ou d'Athée (Saint-André-en-Morvan) étaient partis pour



Armand TAZARE en 1995 à Corcelles (Anost). Fidèle à la tradition, il est le dernier bouvier du Morvan à avoir travaillé avec deux bœufs jusqu'en 1989.

travailler au transport de bois dans le nord de l'Yonne et dans l'Aisne respectivement. C'est au hasard des recherches et des découvertes que l'on pourra peut-être avancer dans ce domaine.

Les causes de départ sont celles de tous les pays plus ou moins déshérités et souvent surpeuplés compte tenu des possibilités de cultures et de récoltes. Ainsi le Morvan – et c'est très vrai pour le XIX^e



Germain TACNET à Corcelles (Anost) en 1997. Il est sur le perron de la maison que son grand-père avait fait monter au début du siècle avec l'argent de ses campagnes de charroi. On remarquera le souci de ce qui pouvait paraître, à l'époque, un luxe : marquise, grilles ouvragées, grandes ouvertures, toit en ardoises et à trois pans, porte ouvragée, persienne, etc.



Henri LACOUR (à gauche), aujourd'hui décédé, fut débardeur toute sa vie et notamment dans la forêt au Duc à Quarré-les-Tombes. Il avait bien connu nombre d'hommes partis charrier au loin en quittant leur village de Bousson (Quarré-les-Tombes).



Sans avoir quitté son village, le père de Paul BREUGNIAUX aux Champs Juzeaux (Marmagne) a toujours charrié dans la Planoise entre Autun et Le Creusot.

siècle – voit sa population augmenter alors que le sol est ingrat. D'autre part, le Morvandiau est la plupart du temps propriétaire mais de peu de chose. Aussi, quand les partages sont à faire, se retrouve-t-on d'une génération à l'autre, à la tête de quelques lopins incapables de subvenir aux besoins élémentaires d'une famille. Il faut donc partir.

D'autres ont voulu partir pour se constituer un pécule et revenir au village y acheter des terres. Mais comme le raconte justement Germain Tacnet à Corcelles (Anost), face à la demande de ces hommes qui revenaient de campagne avec le souci d'acheter une pièce de terre au pays, les prix montaient et des prés sans grande valeur étaient souvent surpayés.

Enfin, d'autres se sont résolument expatriés parce que plus ambitieux que les autres et rêvant d'une vie offrant plus d'attraits que de végéter dans un hameau perdu des fonds du Morvan. C'est donc toute une population – les plus vaillants, bien sûr – qui émigre et bénéficie d'une situation favorable : la révolution industrielle du XIX^e siècle nécessitant des milliers de bras.

Un immense chantier

La France est en ébullition. Partout dans le Nord s'ouvrent des mines dans lesquelles s'engouffrent des millions d'étais, les chemins de fer absorbent des milliers de traverses, le baron Haussmann soumet Paris à de gigantesques travaux pour lesquels pierres et charpentes sont indispensables, les canaux s'achèvent et permettent des transports considérables de matériaux. Il faut des hommes pour acheminer ces grumes vers les scieries, vers les canaux, vers les gares. Les voituriers venus du Morvan ne chôment pas et ce sont des centaines de travailleurs qui rouleront pendant plusieurs décennies.

Loin d'être l'archaïque bouvier que nous dépeint le Chant des Galvachers, ces hommes avec les moyens de l'époque ont su répondre à un besoin et améliorer pour la majorité d'entre eux, un ordinaire souvent précaire.

Ils sont ainsi partis loin, fort loin même, d'abord à pied avec leurs bêtes puis par le chemin de fer. C'est essentiellement le Nord et l'Est de la France qui les ont accueillis (Marne, Aube, Haute-Marne, Nord, Vosges, Aisne, Meuse, Ardennes,

Haute-Saône, Jura etc.) Certains sont allés jusqu'en Normandie, d'autres plus au sud (Allier, Puy-de-Dôme, Loire).

Les plus nombreux, semble-t-il, sont allés dans les grandes forêts d'Othe, d'Orient, du Châtillonnais où leurs bœufs étaient plus aptes que les chevaux locaux à travailler dans les bois.

La vie sur place

Cette migration nécessitait une "logistique" rigoureuse comme on dirait aujourd'hui. Certes, un patron emmenait avec lui des ouvriers plus ou moins nombreux (un homme pour quatre bœufs). Joseph Bonin des Granges près d'Avallon, par exemple, dirigeait onze commis pour quarante-deux bœufs mais en deux ou trois équipes.

Le patron se rendait préalablement sur place pour faire affaire avec un marchand de bois ; il louait en général une maison, et des prés pour les bêtes, achetait du foin pour faire la soudure avec la pousse de l'herbe qui commençait fin avril,

début mai. Souvent, la "patronne" suivait, les enfants aussi ou bien étaient confiés à des voisins ou de la famille jusqu'à la fin de l'année scolaire en juin. Elle s'occupait des repas et du linge et revenait généralement en juillet donner la main avec un ou deux commis pour rentrer le foin au pays en prévision de l'hivernage des bœufs.

Le rapport

Les personnes qui ont livré leurs souvenirs sont unanimes. Certes, cette vie a occasionné comme pour les nourrices, des inconvénients souvent irréversibles dans ces familles qui se démantelaient et s'éparpillaient. Mais les gains ont été largement suffisants pour leur permettre des dépenses qui n'auraient jamais été possibles en restant sédentaires.

On a ainsi pu faire monter des bâtiments et des maisons à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e qui, à l'époque, pas-

saient pour remarquables : couvertures en ardoises, caves, perron, chambres, chaux en quantité pour les murs etc. D'autres ont acheté des terres, du matériel d'avant-garde comme une première faucheuse ; le grand-père de Germain Tacnet s'est fait construire une superbe maison qu'il n'a jamais habitée préférant demeurer dans l'ancienne habitation ! Seuls les bœufs ont bénéficié de la nouvelle étable...

Armand Tazare à Corcelles montre chez lui le papier peint posé en 1910 dans la nouvelle maison de son grand-père voiturier Louis Ravier.

François Guyard, parti travailler dans la Marne, s'offrit une voiture en 1927 avec l'argent de son travail. Chacun mettait ses gains là où il l'entendait !

Matériel et bétail

Les hommes du XIX^e et du XX^e siècle ont souvent utilisé, en complément de

la charrette à deux roues, le grand char à quatre roues d'une fabrication spéciale ; ce matériel était plus robuste que celui des cultivateurs. Il fallait des roues de douze ou quatorze rayons, aux jantes plus larges et beaucoup plus solides.

Les jougs étaient courants mais adaptés aux bœufs donc nettement plus puissants, en hêtre généralement.

Quant aux bêtes, les bœufs barrés morvandiaux que de nombreux auteurs ont décrits dès le début du XIX^e siècle, bien qu'ils fussent très habiles aux travaux forestiers, durent laisser progressivement le terrain aux charolais qui les supplantèrent en agriculture comme dans les charrois.

Aujourd'hui, le souvenir des galvachers demeure vivant dans notre région : ce furent des hommes entreprenants, courageux et travailleurs, qui se mêlèrent à d'autres et rapportèrent au pays de nouvelles façons de voir et de travailler.

Pour beaucoup, ce fut une émigration définitive mais aujourd'hui encore, ces familles ont le Morvan au cœur ■

Claude Duvernoy dit "Charpillon"

Claude Duvernoy dit "Charpillon" a laissé des souvenirs vivaces dans la région d'Arleuf en tant que voiturier. Il est né en 1884 et décédé en 1956. Son père était tisserand et petit cultivateur aux Blandins (Arleuf). Il s'embaucha pour travailler à la construction de la ligne du tacot Château-Chinon / Autun vers 1900 et, avec l'argent qu'il gagne et économise, il achète sa première paire de bœufs avec lesquels il débarde.

Il commence à s'éloigner et connaît dans l'Aube des hommes plus âgés que lui comme Joseph Bonin (des Granges, près d'Avallon) ou Lazare Vion (de la Loge-Pomblin près de Chaource), qui charriaient depuis longtemps déjà.

En 1922, il épouse Virginie Buteau dite "la Mina" originaire de Montrillon (Arleuf).

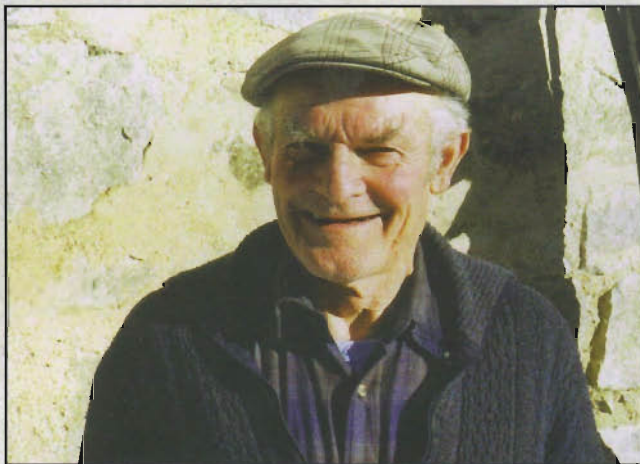
Avec la fin de la première guerre, c'est tout le pays qui est à reconstruire et nombre d'hommes - dont lui - reprennent les chemins vers les forêts de l'Est et du Nord.

Claude Duvernoy entreprend "les bois mitraillés" du Rhin à la Manche à son compte avec plusieurs commis et jusqu'à vingt bœufs. Il travaillait à sortir les bois criblés d'éclats d'obus avec, d'une part, les services de déminage, d'autre part avec les pompes funèbres car, souvent, un corps gisait sous un arbre tombé.

Au début, sa femme est restée à Montrillon pour tenir leur petite ferme mais, ensuite, elle est montée rejoindre son mari avec ses deux enfants. A commencé une vie d'errance et de déménagements, au gré des coupes avec les commis, les bœufs, les chariots et quelques meubles et effets sommaires. On louait une maison et des prés, les hommes roulaient les grumes, Mina s'occupait du linge et des repas, les enfants s'adaptaient, pas toujours très bien et leur fils né en 1927 se rappelle qu'on les appelait "les bœutiers" avec un peu de mépris.

Claude Duvernoy trouvait ses chantiers par "des journaux de la corporation" explique sa fille, Mme Lavina. Il lisait "Le Moniteur des Scieries". En fonction des annonces, il se rendait sur place et choisissait une coupe dont l'exploitation pouvait durer de 7 mois à 1 an. Ils allèrent ainsi dans 12 départements (la Haute-Saône, le Doubs, les Vosges, la Marne et la Haute-Marne, l'Aisne et l'Eure, l'Oise, le Cher, la Nièvre, la Côte-d'Or et l'Aube). Un des gros chênes qu'ils ont sorti était dans la forêt de Tel, près de Compiègne. Il a fallu 16 bœufs pour en venir à bout et le transporter sur un chariot en gare de La Chapelle-aux-Pots. Il fut montré à l'Exposition Coloniale de 1930 à Paris.

Claude Duvernoy achetait ses jougs chez un grossiste d'Autun, il commandait ses fers chez "le père Dunan" à Corcelles (Anost), qui les lui



En janvier 2000, Jean, fils de Claude Duvernoy à Arleuf

expédiait en sacs par le train. Quant aux roues, il s'adressait aux charrois qu'il trouvait sur place.

Les bœufs, il venait les acheter dans le Morvan ou "les fermes du tour", dans le Bazois. C'était des bœufs de 5 ans, seuls capables de venir à bout de ces travaux forestiers et tout dressés. Le foin pour ces bêtes venait de Saint-Vit dans le Doubs, par wagon. Où qu'il se trouvât, Claude Duvernoy le commandait dans ce village.

Mais en 1931, le travail commença à pâtir de la crise. Les temps devenaient durs. Après une bonne dizaine d'années de prospérité, le métier se dégradait. "Charpillon" avait placé ses gains dans l'achat de terres à Arleuf ; de plus, il sentait venir la deuxième guerre, comme beaucoup, avec des déplacements plus difficiles pour son équipe.

En 1938, il décida de revenir à Montrillon, reprit leur ferme et l'exploita. Son fils conserva 6 bœufs jusqu'en 1956, date à laquelle il acheta un petit tracteur de 25 CV après le décès de son père.

Claude Duvernoy dit "Charpillon", Renée Guyard dite "la Pinarde" à Anost, qui fit rouler jusqu'à 40 bœufs, François Guyard dit "Rousseau", son frère dit "Le Bleu", Joseph Bonin dit "l'Empereur", Jean Barat dit "L'Homme de Fer", autant d'hommes et de femmes qui partirent charrier loin du Morvan pour permettre à leur famille d'échapper à la pauvreté.